

...L'art du...

« L'hardue

L art dû

L'art du

Lard du

Lard dû »

« Le lac de givre me grise
Le vert prisonnier des griffes
Glacées, élonguées, m'épuise.
C'est un moment chétif.

Mon âme scintille les miroirs d'eau
Des à vau-l'eau forcés d'abandons.
Mon cœur exsangüé d'avoir perdu sa peau
Se rétracte de s'être coupé l'horizon.

Je pleure, je meurs, et personne.
Et personne dans leurs cœurs ne sonne :
Une idée, une vanité vanillée,
Chimère au goût amer.»

« Tu n'aurais jamais su. Tenor
Inconsistant, conspires délicieusement.
Tu n'aurais jamais pu. Vivre fort
Un moment, aspirer à d'autres instants.

C'était tout simplement différent pour toi,
Différent pour moi, indifféremment d'un Nous.
C'était un jeu d'enfants sans hier ni demain.

Je n'aurais jamais su. Jouer
Ton instrument, virevolter
Dans les bras de ceux qui
N'auraient su comme tu vis.

C'était tout simplement un court instant,
Long d'éternité maquillée, au visage sanglant.
C'était un jeu perdant sans possibles ni plausibles. »

« Le soleil brille si fort dans le rétroviseur,
Que je sors mes lunettes en forme de cœur.
Le matin est calme et froid,
Je prends la route qui me mène tout droit
Là, où l'on décolle et l'on atterrit.

Je roule ébahie devant tant de splendeurs.
Le paysage embaumant traverse le moteur.
Je jette un coup d'œil à la vie.

Et j'aperçois à travers son miroir,
Ce que je n'aurais jamais en plein jour
Naturellement cru voir :
De la lumière noire, un bonjour.

De cette vision, je reste stupéfaite.
De cette image, je me délecte.
Entre vision diurne aux couleurs de l'aurore.
Et cette étrange lumière aux contours d'encore,
Je m'arrête un instant, quitte ce monde un moment. »

« Le temps est poivre et sel,
Les nuages montés en blanc tapissent,
Le ciel bleu d'éternité qui m'appelle.
Je ne veux pas répondre, je suis hors-service.

Je sais ce que je veux :
Un plaid aux couleurs du ciel,
Le miroir de ton regard dans mes yeux,
Une infusion de douceur au miel.

La chaleur du foyer qui crépite,
Mon oreille sur ton torse qui bat la chamade,
Te raconter des charades,
Sentir tes doigts qui palpitent. »

« C'était une journée de printemps où le vent
S'en allait au gré des rondes voix. Les ondes
Blondes du soleil dardant, m'ennivraient tant.
C'était une journée où je me sentais ronde.

Je me sentais ronde comme la terre,
Je me sentais ronde comme la mer,
Je me sentais petite noix fondante,
Je me sentais petite tarte craquante.

Mes papilles confusent se laissaient guider
Par mes sens totalement désorganisés.
Salé, sucré, brûlant, coulant, agréables
Prétendants de mes perceptions affables. »



« Elle tourne, virevolte, sourit largement.
Elle s'aime, sème son bonheur doucement.
Elle aime accepter, faire volte-face à la joie.
Elle sent le vent sur ses pommettes bourgeois.

Le doux soleil printanier caresse sa peau,
Rouge aux joues, soulève ses oripeaux.
Elle se dévoile au crépuscule du bleu doré
Dont la couleur : sable caramélisé

Fait retourner dans la tempête de sa vie,
Les cœurs perdus qu'elle sait raviver
Dans les tambours battants, résonne, agité,
Le vent de l'instant présent qu'elle sait magnifier. »

« Take a good care
&
Make a funware

About that life,
Which is a game.
Don't be so rife
Stay the same.

Let's keep continuing,
Eternity is Shiny.
Present is receiving
What he has already,
 Give  »

« Le bateau ivre rosé
Flo vue les eaux
Gobe les peaux
Des marins harassés.

La lune d'or caresse les vagues
D'océans qui clapotent le rivage
Et dans mes pensées je voyage,
Fascinée par l'ondulation des bagues

D'eau. S'encerclent, sans cesse,
Leurs remous dorés au fond du rosé blanc,
De ciel enflammé ne jamais laissent,
Au creux de ma pupille ce présent fantastique. »

« J'aime la chair de ces fruits parfumés offerts délicatement des cieux à ma bouche, j'en fais mon affaire.

J'adore les cueillir, les croquer à pleines dents,
J'adore écraser leurs corps contre mon palais.
Sentir les graines,
Sentir le sucre,
Sentir les fibres,
J'adore l'épaisseur de la peau me câliner les sens.
J'adore malaxer ce délicieux parfum à la mozza salée.

J'adore, j'adore, j'adore, sentir, sentir, sentir, je rêve de ces encres qui dégoulinent mes mains tachées.»

« Avec un peu d'imagination :
Dans le fond je crois qu'on rêve tous un peu d'amour.
Le plus connard des queutards,
La plus pute des salopes,
Tous dans le même panier d'avoir un jour,

Eu l'illusion :
De croire que tomber d'amour est difficile alors qu'en fait c'est de le rester.
De croire en des valeurs - qui ne nous appartenaient ;
Qui ne changeraient ;
Qu'indéfiniment on partagerait ;
Immuables, sans s'émerveiller.
Telle que la félicité de la facilité.

Et sans résignation :
Trouver son herbe verte peut demander beaucoup de patience,
De temps et d'ouverture d'esprit en allant à la conquête de ses incroyances.
En prenant le temps de tout d'abord s'aimer,
S'apprivoiser,
S'autoriser,
Se tromper,
Se questionner,
Parfois changer.

Alors avec intuition :
Nagez dans cette mer Méditerranée qui vous appelle en été,
Baignez-vous comme un nouveau-né,
Et recommencez sans jamais vous arrêter,
Tant que votre cœur battra vous pourrez respirer. »

« Ma vie est jaune, jaune citron.
C'est mignon comme agrume
Et puis ça se marie au saumon.
Ensemble, toute la pièce, parfume.

Alors souvent tu me vois : j'hume.
La terre est ovoïde comme un citron
Elle est rugueuse, goûteuse et s'assume.
En la visitant, jamais je ne tourne en rond. »

« La courbe de pluie condense pleureuse
L'air saturé des myriades de poussières.
Suspendue au-dessus de l'enclume juteuse,
Elle se penche, se courbe, avide de lumière,

Au coin de ton œil s'évapore, enchantée,
D'avoir trouvé la chaleur, d'un amour affamé.
Craquelée, l'amande fraîche croquante,
Fond ses fibres et sourient tes lèvres craquantes.

De ce pur rose rosé aux joues allumées,
Sensiblement étirée, tu expires les couleurs
Des émotions qui t'animent. L'air changé
Par tes expressions physiques, trouble les mangeurs. »

« Je calligraphie, dessine et arrondie
Les courbes d'eau de pluie
Qui caressent les formes du lit.

Elles éclatent majestueusement
Dans un bruit berçant
Elles t'appellent
Au sommeil.

Toi, tu désires plus que tout
Ressentir le chaud sur ta peau
Et l'eau de la pluie douce
Te fait rêver, allongée sur la mousse. »

A toi @elodielefebvre9

« Ma joie, ma douceur, mon amour.
Loin des yeux, près du cœur.
Je perce du regard les aigreurs
Et t'envoie ma musique en pourtour

De mes lèvres. Comme un baiser
Tendre qui s'ancre à tout jamais.
J'espère un retour, le silence
Se fait de plomb. Je panse

Ces blessures, des langueurs
De ton inestimable, abyssale absence
Et pourtant mes souvenirs sur l'errance
Me ramènent à toi : mon cœur. »

« La vie est ainsi faite que les couleurs s'éveillent aux papilles, réveillant ainsi du plus profond de nos souvenirs, l'étirement des lèvres débordantes de salive. Et le besoin le plus primaire nous anime, amener à la bouche ce que nos yeux désirent, y goûter délicatement en prenant le temps de décortiquer chaque sensation sur la langue, le palais et l'odeur texturée que nous avons imaginée. »

« Aux ciels étoilés
Des nuits agitées.
Aux lunes alignées
Des vies espacées.

Je dépose les armes
J'ose sécher mes larmes
J'envole les cimes enneigées,
J'encode les prémices élevées.

Noire de désir,
Émeraude d'espoir,
Beige d'aventure.
Bois l'eau des dures

Eaux gelées aux sommets.
Nage de bonheur
De t'être libérée.
Ose tes valeurs. »

« Lumineuse, rayonnante, rougie,
Merveilleuse, grandissante, sourit.
Au blond des claires voies,
Au vert des braises tu vois.

Magnifique en cadence elle danse, Danse !
Oh Moretto comme ta bouche, est immense
Quand tu souris et quand tu ris, je pense :
Nous aimons tellement la vie qui s'expande !

Croisée au coin d'aimée,
Sur le goudron de vert cassé,
Tapis vert déroulé jusqu'à l'envolée.
Elle s'amuse des gouttes perlées.

Elle roule : droite, gauche,
Tous les jours est une ébauche
Du tableau de sa Vie,
De très haut, en survit. »

«Orange sanguine pressée,
Manges les tartines grillées,
Fines et croquantes au palais.

Chemin brun ensanglanté,
De fruits rouges parsemé,
Ose le fructose réfrigéré !

Délectes-toi,
Abreuves-toi,
Dimanche
Sous les toits

Songe à l'ombre des éclairs,
Verdoie les bleus du tonnerre,
Sèmes ta terre nourricière. »

« Les blés dorés
De mon cœur enneigé
Soufflent les plaines
De toutes mes peines

Or égaye mes sens
Hors de toute naissance
Porte la brise
Qui jamais ne s'épuise »

« Et comment peindre sans couleur ? Alors elle agita ses doigts et prononça le reflet de sa lumière. Les formes changèrent, les couleurs se formèrent, passèrent et revinrent lui rendre visite. Au fond de la boîte des petits pois, les couleurs s'entrechoquèrent, vivèrent, s'enlacèrent. Que resta-t-il de leur nature ? Que resta-t-il de leur superbe ? Lorsque la lune s'éleva, elle peignit des lumières de ses doigts et leur goût s'étira. »

« Je vois ...

Multicolores, sons, les pensées
Qui ? courent, mes fleurs fanées.
Trente et un ans passés
J'étais devant elles encore si pressée ...

La vie passe

Tu peux laisser trainer, courir, partir
Et ne rien retenir. Quel cœur à bâtir ?
Tu peux déconstruire, laisser s'évanouir
Et mentir. Quelle joie à dépérir ? ...

La vie passe

J'aime le bruit des ombres
Qui sondent les bondes
Des clairs obscurs sombres
Tout à la James Bond

La vie passe

Faire rendre gorge aux auteurs
De leurs bonheurs, de leur ...
Coule et cours sur sa joue - rapine
Elle se la joue fluide et rapide.

La vie passe

L'arme à l'œil que j'observe.
L'arme salée. Qu'elle me desserve.
L'odeur des nez coulés, tombés
A pic, le tout bien moulé.

La vie passe »

« La mode passe
Mais pas tes mots de passe
Tu trépasses
Avec toutes tes liasses.
Toutes tes liasses.
Toutes tes liasses.

Combien donnes tu pour la classe ?
Après laquelle tu t'adonnes a la chasse.
Pardonne ces ch.asses
Tire la chasse.

Lalilalala

Discerne au regard
D ou partent tes cernes
Tu dis quelle prennent
Vie à l'appart
J'apporte la lie
Lalala
Lalilalala
Lalilalala
Lalilala

Vert d'eau,
Vert espoir,
Vert pomme,
Vert d'or.

L'humanité est quittance de l'âme,
L'âme est guidance de l'humanité.
Espère, sois vert, éclate et bam !
Ouvre le cœur de la prune abîmée. »

« Sans jamais vraiment.

Au début je ne l'ai pas senti me toucher,
Comme le déni d'une grossesse à l'emportée.
Qui vole dans l'air et me fait flotter,
A travers le temps d'un moment passé.

Puis elle s'est installée
délicieusement,
Encore je savoure ses mets
amoureusement,
C'est alors que soudain je saisis, révèle, je comprends
Qu'intemporelle, son éternité lui enlève tout moment.

Je me rappelle les jours heureux des premières fois,
Oubliées qui parfois s'éveillent à mes sens en émoi.
L'insouciance des premiers instants se noient,
Et toi qui observe, réveille et flamboie.

Sans bruit elle s'en est allée,
Sans mot elle m'a laissée,
D'une note d'espoir désirée,
La fièvre m'a quittée.

Sans jamais vraiment. »

« A l'ombre des saules, des aulniers
Dans le sombre de l'eau ravivée
Se trouve caché le trésor de l'amitié
Elle passe, passe au ciel étoilé.

Le bleu tire son blanc
Des blancs qui tirent leurs bleus
Et des bleus satinés
Clairs comme je m'enivrerai,

S'étend lumière de l'ombre
Espoir des raies aux sombres,
Poussières éclairées
Tapissent dans la pénombre. »

« Oh Bleus printaniers
Je ne peux nier
Comme vous êtes beaux
Lorsque tête sous l'eau

J'espère et attend le sort :
Destinée d'aéroport
Voyage à la douane
D'où je me dédouane.

Oh Bleus printaniers
Faites moi rêver
D'un délicieux été
Où je m'abandonne-raie

S'en est fini les gris
Des jours où je pleuvait
Toujours mes couvées.
Aujourd'hui je ris

Et t'abandonne.
Tu le veux ce bleu
Sans moi, sans eux.
Il résonne. »

« Elle tourne, virevolte, sourit largement
Elle s'aime, sème son bonheur doucement
Elle aime accepter, faire volte-face à la joie
Elle sent le vent sur ses pommettes bourgeois.

Le doux soleil printanier caresse sa peau,
Rouge aux joues, soulève ses oripeaux.
Elle se dévoile au crépuscule du bleu doré,
Dont la couleur : sable caramélisé

Fait retourner dans la tempête de sa vie
Les cœurs perdus qu'elle sait raviver.
Dans les tambours battants résonne, agité
Le vent de l'instant présent qu'elle sait magnifier. »

« Assise sur le banc de l'école,
Elle entendait ses paroles
Poussière des étoiles
Que les Mystères dévoilent.

Scintillante, fraîche, enivrante
Virevolte à la douce brise palpitante.
Mer inconnue brise l'écume des peurs
Culminantes, vraies, effrayantes,
Épouse le vivant et meurs.

Sa jupette ondule au vent
Ses collants grattent souvent
Ses chaussures serrent ses pieds délicats
Ses fesses sur la pierre, ont froid.

Puis le temps s'arrête,
elle observe ses paillettes
Poussières écaillées
Sirène des baïonnettes. »

« Fine blanche, légèrement flanche,
Courbes gratouillent le passage des espaces,
Étrangers au monde balancé. Son manche
Élongue les ans des arbres blessés. Trépasse

Feuille qui s'écrit au crépuscule
Dépasse les lignes qui conduisent.
Au grand feu. Cet état qui bouscule,
Bascule dans le noir du blanc. Qu'elle enduise,

S'amenuise. Froissée, dépliée, pliée, repliée,
Feuille aux encres sales, sèches.
Quelle importance ? Écris ou pas les idées
Qui la transperce. Moi je me sens tête-bêche. »

« Le vent s'en est allé apportant la légèreté
Le vent sans m'étaler m'a quitté la nuit passée.
Calme après la tempête, où es-tu ?
Je te cherche sur les avenues,

Sur les boulevards, dans les rues,
Les ruelles de désespoir, les nus
Des journaux à scandale.
Sans toi je me sens affable.

Ma voix perdue dans celle des autres,
Mon ombre dont le pinceau se vautre,
Gicle, tâche, écrase, fane les fleurs
Calme où es-tu ? Oublie mes p(l)eurs. »

« Dans la peine, s'abstenir
Du vivant sans cesse, et retenir,
Et n'avoir pour seul avenir
Que ce qu'on en tire.

Voilà où va ma voix.
Par-delà les parois
De ma cage, larmois.
De mon nuage, dore-moi.

Avale tes pilules
Cache-toi dans le vestibule.
Attends que le jour se lève.
Qu'il se pose sur tes lèvres. »

« Le bateau ivre rosé
Flogue les eaux
Gobe les peaux
Des marins harassés.

La lune d'or caresse les vagues
D'océan qui clapote le rivage
Et dans mes pensées je voyage,
Fascinée par l'ondulation des bagues

D'eau. S'encerclent, sans cesse,
Leur remous doré au fond du rosé-blanc
De ciel enflammé, ne jamais laissent
Au creux de ma pupille, ce présent fantastique.

Il était le soleil couchant. »

« Quand le vent flanche
Aux tours des hautes branches
Princesses de l'oubli
D'or et de lumière, lit.

Quand les feuilles rient aux éclats
Aux pourtours de délicats chocolats,
S'arrachent au passé verdoyant,
Jaunir de plaisir et faire la lie
Du sol nourricier qui toujours lie.

Printemps, été, automne rappelez-nous
Les hivers oubliés au feu de cheminée tentant
De se confier sur nos sorts. Printemps-nous. »

« Je veux dégouliner, croître et verdoyer.
Je veux vivre encore une autre jeunesse,
Comme pour la première fois sentir les caresses
Et toujours me souvenir des aulnes passés
Qui sous leurs branches accueillaien
Mes pleurs, mes doutes, ma foi. »

« Toujours entretenir la sensation de l'air sur ma peau à l'ombre du soleil caché où je
crois.
Et l'odeur de l'étang, des écorces vieilles
Mes muscles agrippés par le bois adoucis
Sous mes pas, mes doigts, bouscule mes sens
Et ni Dieu, ni Maître ne pourront jamais m'atteindre tant que je les panse et pense. »

« Les serpents, lézards et caméléons camouflé

Quand les larmes de tes yeux s'évaporeront au soleil de ce jour pluvieux, le mystérieux sentira comme l'odeur des bois de pignes à l'ancre des brasiers. Enflammées elles bruleront les rances passées pour s'enterrer aux côtés des micellaires articulaires dont le flanc tourbe nous fait parfois tourner en bourrique lorsqu'il s'hallucine. »

« Hallucine-moi de nos ébats, illusionne-moi de nos trépas, illumine-moi des flammes de désir et de grâce, regarde-moi au fond, tout là-bas. Mon cœur te parle au travers de mes chiasmes, croisent le destin des émotions effleurées. A rose de peau, elles gorgent ma fleur qui s'ouvre à ton odeur, sirupeuse à souhait. Ouvre les yeux de ton cœur, laisse ma douce lumière le guider alors il s'accoisera et plus jamais ne pourra se casser. Même quand il explosera de joie certaines fois tant que tu vivras, il sera lié à toi et les lianes qui le maintienne le contiendront au creux de ta chaude poitrine dont le souffle jamais ne cessera, tant que ton cœur bâtera... »

« Ocean des vestiges de l'humour
Enroule-moi sous ta main d'amour

Éclabousse, jette-toi sur ma bouille
Mousse mes espoirs, m'agenouille
Coule a flot sans équivoque
Et qu'envague nos évoques.

Perle, boule, croule
Sale, dévale, avale.
Ai l'impatience d'espérer
Dote la terre soulevée
Que les nuques tombées
Sonnent le glas ensanglanté

Blanche neige rouge gicle
Sang cent sans cycles
Time to let go
Time to bet so »

« Quand la roue tourne
Je sens son vent, enfourne
Moi manteau et sors à l'oxygène.
Rien ni personne ne me gêne.

J'avance à tâtons
Dans ce qui semble un caleçon
Usé de s'être frotté,
Solide face à l'adversité.

J'avance à reculons
Et nous nous promenons.
Je vois ma vie à l'envers
Quand on me regarde de travers.

Toujours j'espère
Chaque jour me plaire
Me faire plaisir
Et m'attendrir. »

« Je cède aux amours les cendres
Éparpillées des fumiers à prendre.
Je cède sans doute pour gazer
Les espérances emmagasinées.

Tortue des mers marche vers l'eau
Les pattes dans le sable tout chaud
Je brûle l'identité de mes scares
Empreintés, me libère des avars

Égoïstes en tout genre, des ruminants
Leurs pensées, les laissant macérer. Nan.
J'en ai terminé de ceux-là. Qu'ils s'en aillent
Ne reviennent que pour brûler la paille
De leur fumier. »

« Embraies mes joies de tire les lois.
Rouler sans l'permis et puis cette vie !
Saute dessus l'grillage - antisage
Des pavillons résidentiels. Touche le ciel.

Touche sa robe carmin ciélée des matins
En flammes, des satins pas si saints.
Passe le chemin qu'ils t'ont tracé
Et sans vergogne, sans les imiter,

Limite les rouges aux lèvres aux passions
Des jours passants, aux moments présents,
Quand tu saignes du cœur, de l'âme, de la vie
Que rouge scare s'étende et demande,

A paraitre la lumière chaude et douce du jour
Sans bleus, juste en rouge et or : que l'amour
Inconditionnel noir, ses sensuels pourtours,
Qui perpétuellement explosent : au quart de tour

Brule en mon sein, caramélise et cicatrise
Les bleus de jours passés à écouter : Qui ?
Tous sauf moi, s'en est fini
Adieu chéris, de mon rouge suis éprise. »

« Le vent épris des épreuves du hasard
Laisse passer dans les mailles de son filet la chance.
Sur le sol carrelé brulant des rayons dardant : lézard
De l'existence inhale les fragrances,

Qui montent des profondeurs des Cœurs
Jusqu'au ciel bleu, plane dessus les nuages : aviateurs
Des sensations extrêmes, des pulsations des pétales
Lorsque craque la branche et s'étale.

Le passage invisible tente d'échouer
Les mots cachés des animés
Trouve dans l'air le souffle
Reste lézarder, camoufle. »

« Orange est la lumière qui s'espace, espère.
Tourne brindille, puissamment cachée
Enlace et capte l'orange des sèves morcelées,
Goutte le parfum agrume qui jute et erre

Dans l'espace de mes prières inaudibles.
C'est l'araignée espiègle qui te grimpe
Tisse sa toile de maître, se met à table
Lorsqu'invisible beau, collant, nappe

Comme le caramel tes parois verdoyantes.
J'aspire aux oranges des sèves arrondies
Du cerisier montant au paradis des Adiantes.
Ton paradis brindille. Ton paradis... »

« Brouillard des sommets enneigés
Quand ma tête porte mes épaules élevées
Que mes épaules portent les brouillards
De ma vie, ses rencontres, ses hasards.

Alors je sais, alors je sens, alors je tends
Le bout de mon nez, toucher le ciel blanc
Le bout de min nez blanc, et j'attends.
L'enfant passe, me dévisage, envisageant

De m'imiter. Et pourquoi pas ? Dis oui ..!
Tous les deux dans le blanc des yeux,
Dessignons des moutons avec notre menton qui
Bouge avec les yeux du cœur, c'est mieux. »

« A deux, jouer aux âmes d'enfants, rire
De nos vies, de nos couleurs, nos expressions
Muables bougent les grimaces. Que dire
De cette vie joyeuse, j'en suis amoureuse, passion

Je la mange. Mangue pour ma langue,
Coco pour ma peau, je tague
De délice, mes épaules se décharges
Ma tête s'ouvre à mon cœur en partage

Je suis ivre de bonheur. »

« Dans le port d'Amsterdam,
l'à des enfants qui courent
Leur vie pour un miam
En sourire pour toujours.

Ils sautent et oublient un instant
Cette vie, enfumée les emmène
Vers d'autres pays. Les enfants
D'Amsterdam au fond la belle Vie mène.

Au pied des paquebots, le large
Parfois prennent. Dans le port
D'Amsterdam ia des barges
Sous les ponts, tête sous l'or

De leurs corps, soûlés se défont.
Enlacés poignardés pour un bout
De Je t'aime, sans sucre sans fond
Ils s'inventent des histoires. Marabouts

Crient et frappent, chantent, dansent
Encordés, autour de leurs chevilles
Un instant pour changer. Rances
Les odeurs de pisse des chiennes des villes.

Et moi je m'étire, m'étrille, part en vrille.

Dans le port
D'Amsterdam
Mon corps
Te réclame.

Sur mon front c'est écrit
Mais tu ne sais lire... »

« Oublie mes fleurs,
Oublie mes leurres,
Oublie mes cœurs,
Oublie mes rancœurs.

Oublie-moi veux-tu,
Laisse-moi peux-tu,
Lâche-moi je mue,
Oublie-moi je rue.

Je rue dans les brancards
Une vie passée dans le noir,
Soleil des ténèbres
Que nul ne célèbre. »

« Taxi des âmes sensibles
Je brûle d'irrésistible.
Tous me hèlent, aucune patiente.
J'arrive au juste moment. L'attente

Peut paraître longue, à la mesure
Des soleils levants. Je susurre :
J'arrive, patiente ! Au creux des serrures,
Au creux des sièges, les rainures.

Les rainures, se creusent, sillons
Des larmes écoulées sans un rebond,
Bien entamés. Tu poses tes fesses
Rebondies sur le siège, te presse. »

« Elle est là, elle attend
Assise sur le banc des amants.
Elle est là, invisible, silencieuse.
Elle est belle d'imperceptible, rieuse.

Il la sent, la perçoit,
La touche du bout des doigts,
Dans son parfum se noit.
Il s'en enveloppe comme un roi.

Toujours cheminant vers la clairière
A chaque pas d'école buissonnière.
Au son répété du pic-vert,
Danse la Vie, danse devant et derrière. »

« Allongée sur la rive des lacs gelés, je me lasse des vitres brisées, des cimetières encombrés, des lunes avalées. Le soleil surplombe les cristaux d'eau agglomérés qui ne pensent qu'à fondre et se morfondre dans les paradis des os perlés. Je marche où le sol craque, où craquellent les engelures des rythmes naturels. Je me balade au loin dans ces pensées hivernales qui ne cesseront jamais de m'envoler vers la contrée où brûler mes ailes. De cire ou de marbre, au cœur rouge flamboyant, palpitant ; j'avance vers la clairière aux sombres rayons dardant. »

« Je crie ma haine, je décharge ma peine, au son des vagues souveraines, je délie ces pleines. Au lointain crépuscule des nuits ou tout bascule. Les moues de nos visages aux contours vraiment trop sages. Quand s'illumine le ciel, et qu'au son m'émerveille. Je sens dans mes os, la perle des échos. Et ma haine qui éclot, comme coiffée au poteau. S'en est fini, pourtant pas encore parti... »

« J'ai mourus des fois surtout lorsque je t'ai vu boire. Attachée dans le noir tu m'as quitté mon espoir. Aujourd'hui cuveaux voir c'est dans tes yeux le noir des pupilles rondes comme des billes. Tu y joues et perd espoir. Quelle chienne de vie ma pauvre chérie. Jamais au ciel étoilé des horizons glacés je ne saurais te chanter, amour tant décrié. »

« Trouble passager clandestin
Des buits sans lendemains.
Au son des clapotis, à la lune d'or
D'ici je m'élançe et mords
Celui qui ; sans y être convié entre;
Me donne la boule au ventre. »

« Oh rage ! Oh désespoir ! Oh sagesse avilie ! Que n'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie. Et me suis-je brisée dans ces travaux de paix que pour voir en un monde flétrir tant de rosiers ? »

« Ma vie entière passée
Sur mon chemin : avancer.
Forte et confidente
Lune aussi méfiante
Reste à mes côtés
Morte et éclairée. »

« Mercredi ont fait monter le mercure, vendredi on joue les venus en pâture. Rien ne qu'a l'idée de toucher tes fesses mon cœur est en liesse. Mais rien ne presse pourvu que ça dure que jamais tu m'y jette : en pâture. Cette cache d'existence toujours en mon sein signe ta persévérance. Agite-toi : énorme troupeau qui meugle au son des taureaux. L'herbe est faite et de ma certue me fint grâce. Pour toi je m'enlace là où je n'ai pas ma place. Du haut de la falaise lorsque tu me lèse, je me jette dans le vide et pars rejoindre Ovide. Ades aux portes du paradis s'enjaille er me donne vie. Où errais-je lorsque tu m'as trahi ? Diaphane je m'élégie »

« J'essaye d'écrire et ma plume se jette
Dans l'oubli des circonvolutions de cette
Vie en laquelle je meurs à moi-même.
J'essaye de décrire comment je m'aime.

Les feuilles ondulent au vent
Et chaque partie en tourment
Se réfugie en l'arbre un instant.
Le vert des mes yeux s'éprend

Des vers que les verts du printemps,
Éclairent mon cœur de cette langueur
A laquelle je prétend.
Les feuilles ondulent au vent.

Un désir non matérialisé. »

« Grouille, mouille, patouille la canopée
Sans le vent des feuillages enveloppés
Savamment ils goutent, s'enlacer de désir
S'émanciper de plaisir pour mieux se découvrir.

Avance-toi vers le bruissement et Tendrement
Évapore les désirs des ordres, amoureuxment
A la claire fontaine s'bruissé la mairie
Qu'au fond d'une bouteille exalte en prairie.

Au creux du tombeau caresse la mort
Et souviens-toi qu'au fond de l'épave
Se trouve le trésor des ports gorges d'or
Que trépasse l'envie de mouiller
Carcasses des vents passés, bois flottés.

Au creux du glacier traverse la mort de dedans
Et reviens toi qu'à l'orée du bois des élans
Se trouve la clairière parsemée de rosée. »

« Les colonies argentées s'avancent vers leur contrée destinée. La lune d'or aux reflets
bouclés ondule les âges des vagues d'éternité.
Tu dors sur l'espoir d'avoir un jour un autre regard, et pour savourer l'étrange qui
s'abandonne : oublie l'étranger.

Virevolte en forêt quand dans mes bras, enlacée, tu déploies tes ailes aux rayons
carmin, du sang versé par l'abîme, de ton âme effleurée. Agite-toi ! Saute ! Courre vers
la contrée interdite des amours vrais aux couleurs de l'indescriptible. »

« Hier soir il a plu dans mon cœur carmin aux reflets dorés. J'ai pensé à la vie qui était partie loin. J'ai pensé à mes desseins restés en mon sein gauche. J'ai senti leurs blessures sur mon flanc gauche. J'ai caressé l'espoir qui s'est évadé dessinant dans l'air la pluie tombant au parfum des aires. Je me suis rapproché du désert de mon existence. Clamant à qui voudrait l'entendre que la lumière darderait encore plus claire. Que ma lumière dans le sombre de la pluie s'en irait au rose de tes joues rebondies. Que lorsque je te verrais, futur de mes sens, mon cœur à nouveau battrait. Et que paisiblement mon esprit s'envolerait auprès de toi dans le bleu de la nuit, aux bleus de nos nuits. Dans le calme et l'excitation d'un monde nouveau aux couleurs du paradis. »

« Et dans la pluie battante, à vive allure,
Je crois la voir flotter, et sa chevelure
Enlacée, dans les cœurs des amants,
Aux rayons des arbres, dans le ciel dansant.

Envole-moi dans les contrées de tes bras,
Que ton large sourire, tes yeux pétillants,
Annoncent les élans de nos tendres zébras.
Coule sur mes joues, dégouline les ans.

Quand il vient le temps de la quitter,
Sans même avoir prévenu, le moment passé.
Alors je sais que même au fond du marais,
Là où l'eau tombe sur l'eau, elle me restera gravée. »

« Allongée sur le temps doré
Des parchemins oubliés,
Je m'avance dans la pénombre,
Un instant saute les décombres

De vies enchevêtrées. Mon regard
Tourné vers moi-même, ce hasard.
Je songe à ces deux bouts de rien
Qui m'ont faite toute ; et ce bien

Qui m'anime après toutes les joies,
Les peines, le cœur aux abois.
Je songe avant tout à m'aimer,
Et toujours sans cesse, recommencer. »